

on montrait le signe qui se trouvait sur le papier déroulé, en prononçant d'une voix claire le numéro d'ordre.

Le gagnant s'approchait alors, remettait le carton qu'il avait reçu en échange de sa pistole, et prenait la boîte des mains du second individu, boîte qu'il était obligé, d'après les règles du jeu, d'ouvrir toute grande, afin que la foule des joueurs pût en voir le contenu.

Or, il faut dire que, sur cinquante boîtes, quarante-neuf étaient vides et une seule contenait un lot, lot d'ordinaire magnifique, il est vrai, et consistant le plus souvent en un riche bijou.

Mais enfin, d'après la règle établie, il y avait quarante-neuf perdants pour un gagnant, et le nombre des mauvaises chances l'emportant de beaucoup sur celui des bonnes, bien peu étaient favorisées par le sort.

De là ce silence dont nous avons parlé, et qui régnait dans la salle chaque fois que l'aveugle plongeait ses mains dans les urnes; ces trépignements d'enthousiasme lorsque le gagnant empoignait un lot; ces rires et ces sifflets, lorsqu'il ouvrait une boîte vide.

Comme il y avait autant de boîtes que de billets, le tour de chacun arrivait successivement, ce qui rendait le jeu fort long.

Les boîtes vides s'appelaient des « blanches », du mot italien « bianca », parce que l'intérieur en était blanc. De là le nom par lequel on désignait ce jeu, qui faisait alors fureur dans la haute classe de la société.

À l'instant où le comte de Bernac entra dans la salle, on venait de proclamer un lot gagnant, et les braves célébraient de toutes parts.

## XI

## CATHERINE

L'heureux joueur tenait à la main sa boîte ouverte, et montrait à l'assemblée le bijou qu'elle contenait.

Ce bijou était un magnifique nœud de corsage, comme les femmes en portaient alors, fait en pierres turquoises merveilleusement enchâssées dans une montre en or émaillé.

Aussi, parmi les cris d'enthousiasme qu'avait provoqués ce gain superbe, les exclamations des joueuses avaient-elles de beaucoup dominé les braves des joueurs.

Le gagnant était un homme, jeune encore, de taille moyenne, mais bien fait de sa personne et doué d'une élégance remarquable.

Vêtu à peu près dans le même goût que le comte de Bernac, c'est-à-dire à la dernière mode du temps, il portait un pourpoint de couleur « Espagnole ma ade » (nuance jaune soufre, à laquelle on avait donné ce singulier nom), des chausses de soie écarlate, et un collet de peau de santour.

Une admirable épée toute garnie de diamants pendait à son côté.

En s'avancant au milieu de l'assemblée, cet homme, sans nul doute personnage d'importance de la cour, se trouva face à face avec le comte de Bernac qui venait d'entrer.

Il poussa une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! Bernac ! s'écria-t-il en démenant le bras droite, en branlant la tête, en changeant de pied, en prenant ces allures déhanchées qui commencent si fort à être de bon goût; que te voilà brave ! mon bel ami ! tu es plus frais et plus épanoui qu'un rose !

— Bonsoir La Guiche ! répondit le comte en tendant la main au jeune seigneur.

— Qu'es-tu devenu depuis cinq jours que tu es introuvable ?

— Il a été cloîtré par sa maîtresse ! répondit un gentilhomme qui venait de saluer également M. de Bernac.

— Le crois-tu d'Herbaut ?

— Par Dieu ! Cette cruelle, cette rebelle ne devait-elle pas finir par rendre les armes à ce beau front, à cette moustache si bien tressée ? et puis ce beau collet de peau de santour ! O'est pour en mourir !

En ce moment une jeune femme qui depuis l'entrée de Bernac dans la salle, n'avait pas un seul instant détaché ses beaux yeux du jeune seigneur se leva de son siège et marcha résolument et sans la moindre apparence d'embarras vers le groupe formé autour du nouvel arrivant.

— Bonsoir, comte ! dit-elle familièrement en souriant à Bernac, de façon à laisser voir tout l'éclat de l'émail de ses dents blanches et admirablement rangées entre le corail de ses lèvres entr'ouvertes.

Cette charmante personne, âgée au plus de vingt-cinq ans, du moins à en juger par la fraîcheur de son visage, était petite de taille et mignonne dans toute sa gracieuse personne.

Une magnifique chevelure brune couverte de poudre à la violette et retroussée autour d'un gros tampon sur le sommet du crâne figurait une poire volumineuse.

Eh bien ! en dépit de ce dévergondage de la mode, cette femme était jolie dans toute la plus véritable acception du mot.

Ses grands yeux, aux prunelles veloutées nageant dans le blanc limpide de l'œil, s'abritaient sous deux longues paupières extrêmement mobiles et frangées de longs cils d'ébène frisés et soyeux.

Son nez, fin, légèrement retroussé du bout, donnait à sa physionomie cette expression mutine et rieuse qui s'accorde si bien avec la fraîcheur de la jeunesse.

Sa bouche, bien arquée, dessinait en s'ouvrant deux fossettes coquettes et provoquantes qui se creusaient dans des joues aux contours arrondis.

Son menton rond n'était pas trop déparé par la mouche qui en cachait cependant une large partie.

Enfin ses cheveux, relevés en arrière, découvraient un front pur et légèrement bombé.

Au salut et au sourire de sa ravissante interlocutrice le comte de Bernac avait répondu par un clinement de paupières et par un geste de la main qui dénotaient, aux yeux de l'observateur le moins clairvoyant, une familiarité évidente.

Puis, portant à ses lèvres la blanche main qui lui était offerte :

— Bonsoir, ma reine d'amour, dit-il d'un ton moitié galant moitié railleur.

— Ah ! baronne, s'écria d'Herbaut, si vous m'avez conseillé si bien Bernac, je le dirai à Roquelaure !

— En ce cas, il vous faudra aller à Bordeaux, monsieur le marquis.

— Bah ! Roquelaure est donc là-bas ?

— Sans doute, puisque M. d'Éperon y est, et vous connaissez bien le proverbe à propos de Roquelaure et d'Éperon, les deux inséparables : Qui toque l'un toque l'autre !

— Silence, messieurs ! dit d'Herbaut. Voici l'aveugle qui tire un nouveau billet.

Effectivement, les conversations se turent subitement dans toutes les parties de la salle et l'attention de l'assemblée entière se porta vers le bureau placé au fond sur l'estrade.